

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX ABONNEMENTS: Roubaix-Tourcoing: Trois mois. 12.50 Six mois. 26.00 Un an. 50.00

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX ANNONCES: la ligne. 25 c. Réclames: 30 c. Faits divers: 50 c.

ROUBAIX, le 16 Janvier 1880 SOUSCRIPTION OUVRETE DANS LES BUREAUX DU Journal de Roubaix POUR LES PAUVRES DE ROUBAIX

Hiver de 1879-1880 Comité: Présidents d'honneur: M. le Chanoine BERTEAUX, doyen-curé de la paroisse Saint-Martin; M. HENRY BOSSUT, président du Tribunal de Commerce.

Souscription pour les pauvres ouverte par le Journal de Roubaix Un bureau central de distribution est ouvert rue Saint-Georges, 36.

Table with 3 columns: BOURSE DE PARIS (Service gouvernemental), 16 JANV., 15 JANV. Values for 3 0/0, 4 1/2 0/0, Emprunts 5 0/0.

Table with 3 columns: Service particulier, 16 JANV., 15 JANV. Values for Act. Banque de France, Société générale, Crédit f. de France, etc.

Table with 3 columns: DEPECHE COMMERCIALES, New-York, 16 janvier. Change sur Londres, Café good fair, etc.

BULLETIN DU JOUR M. Gambetta restera président de la Chambre. Toutes les rumeurs concernant son refus d'accepter la présidence ont pris fin devant un fait matériel.

Le gouvernement s'est enfin prononcé nettement sur les idées économiques qu'il se propose de défendre lorsque viendra la discussion du tarif général des douanes.

M. Tirard a annoncé, en outre, qu'il prendrait le premier la parole lors de la discussion générale des tarifs; il exposera, a-t-il dit, les vues du gouvernement et les motifs pour lesquels il s'opposera à la surélévation des droits sur les céréales.

Le prince ayant refusé de quitter le paquebot, le ministre de la police se retira laissant à bord un colonel avec des gardes. Aussitôt le consul d'Italie, informé de cet incident, se rendit à bord et invita le colonel et ses soldats à se retirer.

Porte a accédé à cette double demande. M. Corti a reçu la note qu'il réclamait, et la visite du ministre de la police lui a été faite le 14.

On annonce du Caire que le khédivé se rendra à Constantinople au mois d'avril prochain. Espérons que les choses se passeront d'une façon courtoise et surtout plus conforme à la loi du droit des gens.

On annonce que le corps diplomatique s'est réuni à l'ambassade anglaise pour délibérer au sujet de la circulaire de la Porte sur les réformes judiciaires qui ont été introduites en Turquie.

JUSTICE! JUSTICE! On ne voulait pas y croire, et cependant le fait s'est produit. M. Cazot, l'adversaire des Frères d'Alais, le conseil et le soutien du préfet du Gard, l'homme politique qui, publiquement et à diverses reprises, a fait étalage de sa haine contre les Frères et manifesté son opinion dans l'affaire des écoles congréganistes d'Alais.

Le juge étant M. Cazot, il ne pouvait exister aucun doute; la cause n'avait pas besoin d'être plaidée, elle était jugée; aussi les honorables avocats des Frères se sont-ils abstenus de prendre la parole, et M. Cazot a pu rendre à son aise un jugement confirmant les arrêtés de conflits pris par les préfets contre les Frères.

Mais nous, nous sommes à une époque d'arbitraire où les actes les plus violents, les mesures les plus révolutionnaires passent inaperçus dans ce moment de jacobinisme qui nous entraîne chaque jour davantage vers la situation où la liberté, traitée de vieille guitare, sera reléguée au magasin des accessoires, où le droit individuel sera subordonné au caprice administratif, où le contrôle sera remplacé par le bon vouloir, où la justice sera rendue par commission, où les tribunaux épurés rendront des services et non pas des arrêts.

Réception de M. Taine à l'Académie Française. L'Académie française a procédé hier à la réception de M. Taine, au milieu d'une affluence considérable. Dans son discours l'orateur a fait l'histoire de la famille de Loménie, montré son prédécesseur au milieu des siens, puis au collège et exposé ses débuts. Il raconte ensuite l'œuvre de la Galerie des contemporains illustrés dont M. de Loménie, après l'avoir écrite, s'est fait lui-même l'éditeur et qu'il signe avec une exagération un peu ironique: Un homme

de rien, et s'attache à démontrer que la monogamie est le meilleur instrument de l'histoire. Il continue par une longue étude sur les deux opérations de ce genre entreprises par M. de Loménie, l'une, sur Beaumarchais, qu'il a conduite au terme, l'autre, sur les Mirabeau, qui, après vingt ans de travail, interrompue par la mort, reste suspendue au milieu de son cours.

Les dernières paroles de M. Taine ont été couvertes par les applaudissements unanimes de l'assistance, et M. J. B. Dumas, directeur de l'Académie française, a répondu à M. Taine en passant en revue les œuvres du nouvel Académicien les critiques légèrement, mais faisant ressortir combien on trouve la philosophie dans les œuvres de M. Taine. M. Dumas a conclu ainsi: « A force de prosaïsme, M. de Loménie avait élevé l'art du biographe à la hauteur d'une magistrature; puisse-t-il, pour l'honneur des lettres françaises, faire école et rencontrer beaucoup d'imitateurs.

REVUE DE LA PRESSE QUINZAINE POLITIQUE Suite. - Voir le Journal de Roubaix d'avant-hier.

L'an dernier, M. Grévy acceptait la présidence de la République, en dépit de la loi célèbre par laquelle en 1848, il voulait réduire cette présidence à la simple fonction de ministre révocable; il devenait le gardien d'une Constitution à laquelle il avait refusé l'hommage de son vote. Cette année, le voici forcé par la pratique de cette présidence à exercer son arbitrage entre l'opinion du pays et celle du parlement, à choisir lui-même des ministres, et, implicitement, à reconnaître que, s'il avait fallu en laisser le choix à la majorité, comme il le souhaitait en 1848, cette majorité n'aurait pu l'opérer.

Enfin, en transportant de M. Waddington à M. de Freycinet, du centre gauche à l'Union républicaine, le pouvoir et le gouvernement, M. Grévy a dépassé un point d'arrêt qu'indiquait la sagesse la plus vulgaire et que la logique parlementaire marquait elle-même: il a omis un degré, la gauche modérée. Quel oubli pour un homme d'Etat qui s'honorait d'observer si sévèrement les règles parlementaires! Et quelle négligence pour un président de

République qui serait soucieux de ne pas laisser le pouvoir descendre trop rapidement vers ces extrémités où il s'engloutit!

Pauvre M. Grévy! répétitions-nous, si nous avions le loisir de nous rappeler qu'à Tours et à Bordeaux il les a vus et suivis d'un regard indigné ou méprisant, dans les étapes de l'infortune nationale, ces mêmes personnages dont il s'entoure maintenant pour gouverner selon leurs conseils et leurs exigences. Il était au premier rang, parmi ceux qui jetaient leur réprobation patriotique, leur blâme libéral, à la face de ces despotes et de ces incapables qui jouaient avec la vie de la France presque expirante et qui lui disputaient, presque parmi les souffrances de sa misère et les révoltes de son honneur, le droit de parler. Oui, sincèrement, cordialement, nous plaignions M. Grévy d'avoir à subir aujourd'hui leur tutelle et à les laisser tourner à leurs desseins sa propre présidence; nous le plaignions de la fatalité dramatique qui ne l'élève à cette suprême magistrature que pour assister à leur triomphe, à leur revanche...

Mais nous plaignons trop la France d'abord, pour prendre en pitié M. Grévy. L'imprévoyant et indolent républicain qui veut bien leur servir d'auxiliaire. Car, quant à nous, quand nous apercevons les « fous furieux » de Tours et de Bordeaux ressaisissant les destinées de notre patrie, nous avons peur pour elle. On a beau nous crier qu'ils se sont assagis et apaisés; nous ne croyons pas à leurs vertus, nous ne croyons qu'à la violence de leur orgueil et qu'à l'obstination de leur témérité. Nous nous souvenons combien ils étaient présomptueux, chimériques, hardis, déréglés, absolus, quand ils exploitaient et épuisaient, dans leur dictature de Tours et de Bordeaux, les dernières forces de la France, les derniers efforts de nos armées. Ils ont vieilli, sans doute; mais ils ont vieilli en entretenant au fond de leur amour-propre le rêve de tout ce qu'ils n'ont pas su, de tout ce qu'il n'ont pas pu; ils ont changé leurs plans, ils auront d'autres ressources leur imagination est restée la même, et leurs maximes aussi. M. de Freycinet est toujours l'homme infatué qui, d'ingénieur se transformait en stratège, et M. Gambetta d'avocat en généralissime; et, plus grande est aujourd'hui la réserve des richesses et des secours que, depuis 1871, la France a recueillis pour son salut, plus nous redoutons en eux l'emploi de leur pouvoir.

Voilà pourquoi nous avons eu un tres-saillamment d'épouvante, à l'heure où, avec M. de Freycinet et tout cet état-major ramené peu à peu sur la scène, M. Gambetta a mis la main sur nos affaires étrangères et notre puissance militaire. Ah! sans doute, notre patriotisme est bien délicat, bien susceptible, bien prompt au soupçon et à la frayeur! M. de Bismarck n'a point eu, lui, cet émoi ridicule. Regardez donc, nous disent les journaux de M. Gambetta, regardez avec quel front serein, avec quel visage bienveillant M. de Bismarck considère ce ministère de M. de Freycinet. Ecoutez quels compliments aimables M. de Bismarck a voulu que, le jour de l'an, le prince de Hohenlohe adressât à M. de Freycinet, publiquement et d'une voix si haute. Entendez également ces journalistes officieux qui, de Berlin à Cologne, félicitent la France du bonheur qu'elle a de posséder enfin un ministère si républicain, et qui célèbrent si noblement les mérites de M. de Freycinet avec ceux de M. Gambetta. Et n'est-ce pas la preuve la plus éloquentes de cet esprit pacifique et de ce bon vouloir que le consentement exprimé avec lequel M. de Bismarck promet d'accueillir

M. Challemel-Lacour comme ambassadeur?

Nous pourrions répondre à ceux qui se vantent d'aggraver un ministère si respectable à M. de Bismarck que l'aggrément d'un ennemi victorieux et haineux ne fut jamais, pour un peuple intelligent et fier, la mesure de sa propre satisfaction. Nous pourrions nous demander si l'intérêt de M. de Bismarck ne doit pas être, en effet, de sourire à un régime capable de favoriser, l'espère, quelques-uns de ses derniers souhaits. Car, comment déplairait-il à M. de Bismarck que la France, en s'enfonçant de plus en plus dans les erreurs sinistres de son radicalisme, s'alliât l'Europe? Comment s'offensera-t-il que la France, eût à la cour de l'empire allemand un ambassadeur isolé? Comment s'alarmerait-il que la France ouvrît d'elle-même à l'horizon et courût, sous la conduite de MM. de Freycinet et Gambetta, le champ des entreprises hasardeuses? Nous serons discrets; nous laisserons sans envie, au parti de M. Gambetta et de M. de Freycinet, la joie honteuse avec laquelle il se vante d'avoir la préférence de M. de Bismarck et se flatte d'avoir sa protection. Si ce triste privilège est bien mérité, si M. de Bismarck les préfère et les protège vraiment, les historiens ensanglantés de Tours et de Bordeaux, eh bien! la France n'a plus qu'à en rougir; mais il faudra aussi qu'elle s'en inquiète et qu'elle veille. Puisse-t-elle ne pas l'écarter le temps de justification par des fautes irréparables la prédilection de M. de Bismarck, et Dieu la préserve de faire une seconde expérience de leurs talents, de leur audace, de leur délice!

La France n'a guère été attentive, pendant les derniers jours de l'an, qu'à la création laborieuse de ce ministère devant lequel les radicaux font déjà surgir des difficultés dont il paraît plus qu'embarrassé, par exemple la confiscation de la charité privée et ce don de joyeux avènement qu'ils lui demandent, l'achèvement de l'annexion. Si nous en croyons les mille commentaires des journaux étrangers, l'Europe elle-même s'est vivement préoccupée de ce changement, grâce aux sombres souvenirs et aux présages également sombres qui accompagnent au pouvoir M. de Freycinet et qui devançant M. Gambetta à la présidence de la République. Un seul événement, l'abominable attentat dont le roi d'Espagne et sa jeune épouse ont failli être les victimes, a tant ou davantage ému l'Europe: ce n'est pas seulement, outre l'odieuse du crime, la gravité de ses effets, qui, à chaque tentative nouvelle, est pour les hommes d'Etat un sujet de méditations et une cause d'alarmes; c'en est surtout la fréquence systématique, c'est l'acharnement avec lequel les révolutionnaires s'ingénient à renouveler et à multiplier le régime, en Russie, en Allemagne et en Espagne, même en Italie. Des autres nouvelles de l'extérieur, les plus importantes pour la France et l'Europe avaient un intérêt moins direct ou plus lointain. A Constantinople, l'activité brouillonne et l'arrogance impulsive de M. Layard commencent à exciter la risée.

Les mémoires indéfinis qu'échangent les négociateurs turcs et grecs n'étaient plus pris au sérieux que par M. Waddington et M. Gambetta: il ne reste plus que M. Gambetta pour les lire... Dans l'Anglaisman, la fortune de l'Anglaisman s'améliore: une victoire du général Roberts a ramené l'armée anglaise dans Caboul; les bandes afghanes se sont dispersées; cependant on ne saurait dire que cette campagne soit finie. Quant à la guerre du Chili avec la Bolivie et le Pérou, il faut attendre des télégrammes moins contradictoires pour en con-

Feuilleton du Journal de Roubaix DU 17 JANVIER

SANS FAMILLE

PREMIÈRE PARTIE XVI ENTRÉE A PARIS - Tu ne vois pas une masse noire? Je regardai de tous les côtés avant de répondre; nous devions être au milieu d'une plaine, car mes yeux se perdirent dans des profondeurs sombres sans que rien les arrêtât, ni arbres ni maisons; le vide autour de nous; pas d'autre bruit que celui du vent sifflant ras de terre dans les broussailles invisibles.

- Pas de grande roue? - On ne voit rien. - Nous sommes-nous trompés! Je n'avais pas à répondre, je ne savais ni où nous étions, ni où nous allions. - Marchons encore cinq minutes, et si nous ne voyons pas les arbres nous reviendrons en arrière; je me serai trompé de chemin. - Maintenant que je comprenais que nous pouvions être égarés, je ne me sentais plus de forces. Vitalis me tira par le bras. - Eh bien! - Je ne peux plus marcher. - Et moi, crois-tu que je peux te porter si je me tiens encore debout c'est soutenu par la pensée que si nous nous asseyons nous ne nous relèverons pas et mourrons là de froid. Allons! - Je le suivais. - Le chemin a-t-il des ornières profondes? - Il n'en a pas du tout. - Il faut retourner sur nos pas. - Le vent qui nous soufflait dans le dos, nous frappa à la face et si rudement, qu'il me suffoqua; j'eus la sensation d'une brûlure. - Nous n'avancions pas bien rapidement en venant, mais en retournant nous marchâmes plus lentement encore. - Quant tu verras des ornières préviens-moi, dit Vitalis; le bon chemin doit être à gauche, avec une tête d'épave au carrefour. - Pendant un quart d'heure, nous avançâmes ainsi luttant contre le vent; dans le silence morne de la nuit, le bruit de nos

pas résonnait sur la terre durcie: bien que pouvant à peine mettre une jambe devant l'autre, c'était moi maintenant qui traînais Vitalis. Avec quelle anxiété je sondais le côté gauche de la route! - Une petite étoile rouge brilla tout à coup dans l'ombre. - Une lumière, dis-je en étendant la main. - Où cela? - Vitalis regarda, mais bien que la lumière scintillât à une distance qui ne devait pas être très-grande, il ne vit rien. Par là je compris que sa vue était affaiblie, car d'ordinaire elle était longue et perçante la nuit. - Que nous importe cette lumière, dit-il, c'est une lampe qui brûle sur la table d'un travailleur ou bien près du lit d'un mourant, nous ne pouvons pas aller frapper à cette porte. Dans la campagne, pendant la nuit, nous pourrions demander l'hospitalité, mais aux environs de Paris on ne donne pas l'hospitalité. Il n'y a pas de maisons pour nous. Allons! - Pendant quelques minutes encore nous marchâmes, mais il me sembla apercevoir un chemin qui coupait le nôtre, et au coin de ce chemin un corps noir qui devait être la tête d'épave. Je lâchai la main de Vitalis pour avancer plus vite. Ce chemin était creusé par de profondes ornières. - Voilà l'épave; il y a des ornières. - Donne-moi la main, nous sommes sauvés, la carrière est à cinq minutes d'ici; regarde bien, tu dois voir le bouquet d'arbres. - Il me sembla voir une masse sombre, et

je dis que je reconnaissais les arbres. - L'espérance nous rendit l'énergie, mes jambes furent moins lourdes, la terre fut moins dure à mes pieds. - Cependant les cinq minutes annoncées par Vitalis me parurent éternelles. - Il y a plus de cinq minutes que nous sommes dans le bon chemin, dit-il en s'arrêtant. - C'est ce qui me semble. - Où vont les ornières? - Elles continuent droit. - L'entrée de la carrière doit être à gauche, nous aurons passé devant sans la voir; dans cette nuit épaisse rien n'est plus facile; pourtant nous aurions dû comprendre aux ornières que nous allions trop loin. - Je vous assure que les ornières n'ont pas tourné à gauche. - Enfin, rebroussons toujours sur nos pas. - Une fois encore nous revînmes en arrière. - Vois-tu le bouquet d'arbres? - Oui, là, à gauche. - Et les ornières? - Il n'y en a pas. - Est-ce que je suis aveugle? dit Vitalis en passant la main sur ses yeux, marchons droit sur les arbres et donne-moi la main. - Il y a une muraille. - C'est un amas de pierres. - Non, je vous assure que c'est une muraille. - Ce que je disais était facile à vérifier, nous n'étions qu'à quelques pas de la muraille. Vitalis franchit ces quelques pas, et comme s'il ne s'en rendait pas à ses yeux, il appliqua les deux mains contre

l'obstacle que j'appelais une muraille et qu'il appelait, lui, un amas de pierres. - C'est bien un mur; les pierres sont régulièrement rangées et je sens le mortier: où donc est l'entrée? cherche les ornières. - Je me baissai sur le sol et suivis la muraille jusqu'à son extrémité sans rencontrer la moindre ornière! puis revenant vers Vitalis je continuai ma recherche du côté opposé. Le résultat fut le même: partout un mur: nulle part une ouverture dans ce mur, ou sur la terre un chemin, un sillon, une trace quelconque indiquant une entrée. - Je ne trouve rien que la neige. - La situation était terrible; sans doute mon maître s'était égaré et ce n'était pas là que se trouvait la carrière qu'il cherchait. - Quand je lui eus dit que je ne trouvais pas les ornières, mais seulement la neige, il resta un moment sans répondre, puis appliquant de nouveau ses mains contre le mur, il le parcourut d'un bout à l'autre. Capi, qui ne comprenait rien à cette manœuvre, aboyait avec impatience. - Je marchais derrière Vitalis. - Faut-il chercher plus loin? - Non, la carrière est murée. - Murée? - On a fermé l'ouverture, et il est impossible d'entrer. - Mais alors? - Que faire, n'est-ce pas? je n'en sais rien; mourir ici. - Oui, l'altère. - Oui, tu ne veux pas mourir toi, tu es

jeune, la vie te tient: eh bien! marchons, peux-tu marcher? - Mais vous? - Quand je ne pourrai plus, je tomberai comme un vieux cheval. - Où aller? - Rentrer dans Paris; quand nous rentrerons des sergents de ville nous nous ferons conduire au poste de police; j'aurais voulu éviter cela; mais je ne veux pas laisser mourir de froid; allons, mon petit Remi, allons, mon enfant, du courage! - Et nous reprîmes en sens contraire la route que nous avions déjà parcourue. Quelle heure était-il? Je n'en avais aucune idée. Nous avions marché longtemps, bien longtemps et lentement. Minuit, une heure du matin peut-être. Le ciel était toujours du même bleu sombre, sans lune, avec de rares étoiles qui paraissaient plus petites qu'à l'ordinaire. Le vent, loin de se calmer, avait redoublé de force; il soulevait des tourbillons de poussière neigeuse sur le bord de la route et nous la fouettait au visage. Les maisons devant lesquelles nous passions étaient closes et sans lumière: il me semblait que si les gens qui dormaient là chaudement dans leurs draps avaient su combien nous avions froid, ils nous auraient ouvert leur porte. - En marchant vite nous aurions pu vaincre contre le froid, mais Vitalis n'avancait qu'à grand-peine en soufflant; sa respiration était haletante comme s'il avait couru. Quand je l'interrogeais, il ne me répondait pas, et de la main, lentement, il me faisait signe qu'il ne pouvait pas parler.